

BERNARD
HÖPFFNER

SANTIAGO ARTOZQUI

Bernard Hœpffner, traducteur de l'anglais, a été emporté par la mer. C'était le 6 mai sur la côte du Pembrokeshire, au Pays de Galles.

Translittérature. C'est le nom de notre revue, un nom propre, un beau nom, dont le préfixe véhicule de nombreuses connotations qui sont autant de pistes pour qui voudrait en faire l'exégèse : transmission... transhumance... translation... transgression... La chose n'est pas nouvelle. Mais parfois, en vertu d'un processus étrange et purement subjectif, un nom propre échappe à la cage du singulier pour s'étaler, prendre ses aises et finir par atteindre, stade ultime de la reconnaissance langagière, le statut de nom commun. La translittérature.

Le français a-t-il besoin de ce nouveau mot ? Peut-être... peut-être pas... Je ne me risque à cette pulsion néologisante qu'en souvenir de quelqu'un qui aimait bien les prendre, ces risques, parce qu'il considérait que les langues sont une entité vivante autour de laquelle nous autres traducteurs prospérons comme des poissons-pilotes en symbiose avec leur requin. Je parle de Bernard – car dans notre microcosme littéraire, Bernard Hœpffner était tout simplement Bernard. Bernard et ses requins. Dans une boucle onirique, comme mise en scène, les termes se recourent et recourent ce que nous appelons la réalité, jusque dans le dernier texte qu'il nous a laissé : la mer, le requin, les rochers, la transgression, la fausse identité, la disparition, la fiction réaliste et la vie romanesque, la traduction, le traducteur... en escroc bien sûr, car tout bon traducteur sait qu'il est un escroc.

Alors oui ! Pour décrire ce que faisait Bernard, il n'est pas inutile de forger ce nouveau mot : la translittérature, la littérature des pirates reconnaissables à l'anneau qui leur perce l'oreille, celle des rêveurs lunaires mais obsessionnels, celle des bons vivants, des mal coiffés, des joyeux drilles, de ceux qui ne nous quittent jamais vraiment, parce que leur souvenir est trop fort pour succomber aux coups de faux d'une quelconque camarde, la littérature sensorielle des chemins de traverse, la littérature qu'on a envie d'aimer ou d'abhorrer, mais qui n'est jamais tiède, la littérature qui transcende...

Le temps passe, le choc initial s'estompe pour laisser place à une nostalgie douce-amère. Parfois, un souvenir surgit sans crier gare, et pendant quelques secondes, le présent se mue en autre chose, un espace, une stase où nous sommes toujours et tous vivants. En cela, je crois.

L'humour, ça aide aussi.